

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE.



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 20 Cents

Autre " 15 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTIMS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 14 JANVIER 1888

No 17



A PROPOS DE MORUE

LAURIER—Ho ! Johnny, arrive à notre chambre. Tu nous as dit que tu y serais le 23 Janvier, le jour est arrivé, avance.

JOHNNY.—Pas moyen, mes amis, j'ai trop d'occupation avec mon poisson, ma ligne est mêlée. Il va me falloir bien du temps encore avant d'aller vous rencontrer.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 14 JANVIER 1888

Il est officiellement annoncé que le gouvernement de Washington perçoit tous les mois des taxes au montant de treize millions de piastres pour lesquels il n'a aucun usage.

Le cabinet Cleveland qui est affligé d'un surplus mensuel aussi considérable pourrait l'utiliser en prêtant le surplus de deux jours au gouvernement Mercier à raison de 3 1/2 pour cent.

Cela lui vaudrait infiniment mieux que de laisser prendre le goût de tinette à cette immense somme d'argent dans les coffres-forts de la république.

LETTRÉ DE WASHINGTON

LA COMMISSION DES ASILES EN SESSION.

Washington, 10 janvier 1888.

Mon cher Violon,

En réponse à une invitation du président Cleveland, je suis rendu dans la capitale des Etats-Unis pour expliquer au gouvernement américain la présence d'une petite bande de Canadiens qui s'y trouvait.

Cleveland en apprenant que j'étais arrivé m'a envoyé son cocher pour me conduire à la Maison Blanche, c'est comme ça qu'on appelle par là-bas la cambuse du premier bourgeois des Etats.

Cleveland me fit entrer dans son bureau privé, et après m'avoir offert un cigare il me dit comme ça : J'ai entendu parler de vous bien souvent, monsieur Ladébauche. Vous avez, dit-on, beaucoup voyagé. Vous êtes allé une vingtaine de fois à Londres pour donner des conseils à votre bourgeoise Madame Victoire, et trois ou quatre fois vous avez été vu dans la ville éternelle où vous vous êtes consulté avec les cardinaux du Sacré Collège à propos des difficultés religieuses dans votre pays. Vous êtes un homme de bons conseils et c'est pour cela que je vous ai fait venir à Washington. J'aimerais à avoir votre opinion sur certaines affaires qui m'intriguent beaucoup depuis quelques jours.

—Monsieur le président, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

—Il est arrivé ici depuis quelques jours cinq ou six Canadiens. Ils rodent dans les rues et ils se plaisent beaucoup à visiter les asiles d'aliénés. Leur visite m'intrigue beaucoup. Il y en a un qui me paraît suspect. Il est long comme un poteau de télégraphe et son col a des proportions invraisemblables. Je l'ai fait filer par ma police secrète. D'après les rapports que j'ai reçus, sa présence à Washington me cause certaines inquiétudes. Ses discours alarment nos concitoyens. Il dit qu'il a été envoyé dans notre ville par le gouvernement de M. Mercier, et que si les affaires ici ne vont pas à

son goût nous aurons certainement la guerre.

—Ah ! il a parlé de guerre. Alors je crois connaître le personnage. C'est un membre de notre fameuse commission des aliénés. Faites attention à cet homme-là. Soyez aux petits soins avec lui. Il y a un an, il a menacé les Canadiens de la guerre si sa politique ne triomphait pas.

—Vous êtes bien bon de m'avoir averti. Maintenant si vous voulez me rendre un grand service, vous allez vous mettre à la recherche de ce monsieur et vous me l'amènerez à la Maison Blanche, car je désire beaucoup faire sa connaissance et connaître les véritables motifs de son séjour à Washington.

—Avec plaisir, monsieur le président. Je vais vous fausser compagnie à l'instant et avant une couple d'heures, je vous le présenterai. Au revoir, monsieur.

—A bientôt, je vous attends tous les deux dans mon bureau privé.

Je sortis de la Maison Blanche et je me mis à battre le pavé de la ville. Après une demi-heure de marches et contre-marches, je finis par trouver l'individu que je cherchais dans une petite hôtellerie de la rue Jefferson. Il me reconnut à l'instant et me demanda l'objet de ma visite à Washington. Je lui répondis que je m'occupais de l'emprunt de M. Mercier et que je cherchais le Juif Solomon pour l'amener à mettre un peu d'eau dans son vin et lui montrer les avantages qu'il aurait à prêter son argent à 3 1/2 pour cent. Finalement je communiquai à mon Canadien, qui s'appelait Nazaire de son petit nom, la mission que j'avais reçue du président Cleveland. M. Nazaire fut enchanté d'apprendre que le premier citoyen des Etats-Unis s'occupait de lui à ce point et il consentit à me suivre à la Maison Blanche.

Une dizaine de minutes plus tard, nous étions tous deux en présence de Cleveland.

Celui-ci, après la présentation de mon compatriote lui dit :

—J'aime bien mes cousins du Canada, mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, auriez-vous la bonté de me dire ce que font vos camarades à Washington ?

—Monsieur le président, j'appartiens à la Commission des asiles de fous de la province de Québec, et avec mes amis, je suis allé aux Etats-Unis recueillir des informations sur le système en usage dans les établissements de ce genre dans ce pays.

—Ah ça, mais les fous doivent être bien nombreux dans votre province, puisque le gouvernement se paie le luxe d'envoyer une commission dans les pays voisins.

—Dame, monsieur le président, dans mon pays, le nombre des fous est beaucoup plus fort qu'on ne le pense.

—Oui, monsieur a parfaitement raison, dis-je en mettant mon mot dans la conversation. Il y a des gens chez nous assez toqués pour croire que la Providence a envoyé son homme dans la province de Québec exprès pour la gouverner. Nous avons un gouvernement assez déraisonnable pour s'imaginer que les Américains vont nous prêter \$3,500,000 à trois et demi pour cent.

—Allons donc, interrompit Cleveland, jamais je ne croirai cela. Comment y aurait-il par chez vous des gens à la boussole assez détraquée pour avoir la prétention d'obtenir chez nous un emprunt à ce taux-là.

—Apparence, répondis-je, nos gazettes rouges répètent ça six fois par semaine.

—Je ne suis pas surpris en ce cas de voir que votre gouvernement sentait le besoin de créer une commission sur les lunatiques.

—Je suis membre de cette commission, monsieur le président, et je vous assure que mon chef, M. Mercier, m'a positivement déclaré qu'il avait trouvé de l'argent à 3 1/2 par cent à New-York, je ne badine pas. Attendez quelques jours seulement et vous verrez qu'il avait raison.

—Écoutez, monsieur Nazaire, je ne veux pas en entendre plus long sur ce sujet. Je sais à quoi m'en tenir maintenant. Changeons de propos. Puisque je sais l'objet de votre visite aux Etats, y a-t-il quelque fa-

veur que je puisse vous accorder pour faciliter vos travaux parmi nous ?

—La seule faveur que j'ai à vous demander, répondit M. Nazaire, serait celle de me faciliter l'entrée dans vos asiles d'aliénés pour en étudier le fonctionnement.

Je vous accorderai ce privilège avec plaisir, mon cher monsieur, l'entrée vous sera très facile, mais je vous préviens que votre sortie de nos asiles offrira beaucoup de difficultés si vous vous avisez de prétendre que votre ami Mercier trouvera un emprunt chez nous à raison de 3 1/2 par cent. Vous êtes averti, prenez garde. Encore un mot, monsieur Nazaire, les commissaires canadiens sont à la veille de discuter ici la question des pêcheries. Je suppose que vous allez vous rencontrer ensemble et que vos débats ne seront pas de nature à entraîner une guerre entre les deux pays à propos de morues et de maquereaux.

—Faites bien attention, monsieur le président, dit sententieusement M. Nazaire. Il faut que le gouvernement de Washington file doux, autrement, je vous avertis, vous aurez la guerre.

—La guerre !

—Oui, la guerre, vous l'aurez certainement.

—Ne vous faites pas de mauvais sang, M. Cleveland, soufflai-je à l'oreille du président. Je vous ai dit ce qu'était ce pistolet-là. Les ministres de Québec et leurs amis sont tous de petits poissons.

—Compris, compris, répondit le président.

Cleveland nous salua et nous reconduisit ensuite jusqu'à la porte de son bureau.

LADÉBAUCHE.

Tribulations d'un marchand de chaussures

La scène est dans un magasin de chaussures fashionable sur la rue Notre-Dame.

Mlle Piedplat.—Je voudrais avoir une paire de souliers.

Le marchand.—Quelle sorte voudriez-vous avoir. En cuir bronzé ?

Mlle P.—Oh, non, en cuir à patente.

Le marchand.—Quelle grandeur désirez-vous ?

Mlle P.—Je ne puis jamais me rappeler mon numéro. C'est deux et demi, je crois.

Le marchand.—Je verrai par votre bottine. Voulez-vous vous donner la peine de vous asseoir ?

Mlle P.—(ôtant une de ses bottines). Celles-ci sont beaucoup trop grandes.

Le marchand.—Vous avez raison, je voudrais simplement prendre votre bottine pour savoir comment trouver le point, que vous portez.

Mlle P.—Je ne comprends réellement comment j'ai pu faire pour acheter une paire aussi grande.

Le marchand.—(découvrant que les bottines sont des trois, qu'elles sont trop courtes et trop étroites pour son pied). Pour marcher dans les rues il vaut beaucoup mieux porter des bottines un peu larges.

Mlle P.—Mais assurément pas aussi larges que celles-ci.

Le marchand.—Elles sont meilleures comme cela.

Mlle P.—Les souliers doivent être beaucoup plus étroits.

Le marchand.—Oui, mademoiselle. (Il lui montre une paire).

Mlle P.—Oh ! ça ne fera pas. Je veux avoir des talons hauts.

Le marchand.—Alors celles-ci pourront vous faire. (Il lui montre un autre paire).

Mlle P.—Vous pouvez les essayer. (Voyant le numéro de la chaussure). Mais c'est horrible. Je n'ai jamais de ma vie porté d'affreux trois et demi.

Le marchand.—(un roué en affaires). Il y a différentes manufactures, mademoiselle, et les points varient en conséquence.

Mlle P.—En ce cas donnez-moi des chaussures d'une manufacture dont les points ne sont pas comme ceux-ci. Il m'est impossible de me chausser comme ça.

Le marchand.—Si vous voulez bien me permettre de vous essayer un de ces souliers, je verrai si cette forme peut vous convenir.

Mlle P.—Oh ! Je ne pourrais jamais le savoir avec une paire aussi horrible !

Le marchand.—(Prenant un No. 3). En voici une paire plus petite. (Il la met dans le pied avec difficulté).

Mlle P.—Non, je ne me sens pas bien là-dedans. Ce soulier est trop... trop...

Le marchand.—Trop étroit peut-être ?

Mlle P.—Non, pas trop étroit. Il me

serre trop sur le coude de pied ; j'ai le coude de pied si haut.

Le marchand.—Peut-être un soulier espagnol vous chaufferait mieux.

Mlle P.—J'en essaierai bien une paire.

Le marchand.—(Apportant une nouvelle paire). Est-ce que cette chaussure est plus confortable ?

Mlle P.—Oui, un peu, mais elle me serre un peu trop sur le dessus.

Le marchand.—Je pense qu'un soulier un peu plus large mettrait votre pied à l'aise.

Mlle P.—Oh ! non, je ne le pense pas.

Le marchand.—Les talons élevés jettent trop la pesanteur du corps sur le coude de pied.

Mlle P.—Je ne puis endurer les talons bas. C'est mon coude de pied qui fait toute la difficulté.

Le marchand.—(Essayant une autre paire). Comment celle-ci vous va-t-elle ?

Mlle P.—C'est un peu mieux. (Elle se met debout). Oui ; ce soulier me fait mieux du talon, je pense. Mais il est trop large aux orteils.

Le marchand.—C'est singulier, c'est la même grandeur que l'autre.

Mlle P.—Comment, mais ce soulier me bouffe à l'extrémité.

Le marchand.—(Essayant une autre paire.) Celle-ci est plus étroite.

Mlle P.—Oh ! mais je ne me sens pas le pied confortable là-dedans, mais pas du tout !

Le marchand.—(Au désespoir, essayant la première paire qu'il lui a montrée.) Essayez ce soulier, mademoiselle.

Mlle P.—Ça va mieux, oui, il me va mieux en arrière du talon.

Le marchand.—(Avec astuce). C'est un petit soulier très élégant.

Mlle P.—N'est-il pas un peu long ?

Le marchand.—Je ne le crois pas, mademoiselle.

Mlle P.—Mais oui, regardez donc, les orteils ne me vont que jusqu'ici !

Le marchand.—Oui, mais après que vous aurez marché pendant quelque temps avec ces souliers, vous verrez que les talons hauts pousseront votre pied en avant.

Mlle P.—(Se regardant devant une glace). Je n'aime pas beaucoup cette apparence carrée sur le dessus.

Le marchand.—Une jolie petite rosette fera disparaître cette apparence.

Mlle P.—Je ne puis pas endurer les rosettes. Elles défigurent un pied terriblement.

Le marchand.—C'est une question d'opinion.

Mlle P.—Je crois que je préfère cette paire à toutes les autres. Je pense que je vais la prendre.

Le marchand.—(Joyusement). Elle vous va comme un gant.

Mlle P.—Eh bien, vous pouvez les envoyer à Mademoiselle Piedplat No..... rue St Denis.

Le marchand.—(Boutonnant sa bottine). Oui, mademoiselle. (Il prend un billet de banque et va chercher la monnaie).

* * *

Mlle P.—(Qui examinait l'étalage pendant l'absence du marchand). Laissez-moi voir ces souliers bronzés qu'il y a là-bas dans la vitrine.

Le marchand.—(Les lui montrant). Une piastre cinquante.

Mlle P.—En avez-vous sans broderie ?

Le marchand.—Oui, mademoiselle. (Il lui en trouve une paire).

Mlle P.—Je crois que je vais en essayer une paire. (Elle se rasseoit).

Le marchand.—(Il lui enlève sa bottine). C'est là votre grandeur.

Mlle P.—Oh, non, vous badinez, ce soulier me serre trop au coude de pied.

Le marchand.—Est-ce que cette paire vous fait mieux ?

Mlle P.—Elle est trop large.

Le marchand.—Essayez celle-ci.

Mlle P.—Elle est trop large aux orteils.

Le marchand.—En voici une autre paire.

Mlle P.—Celui-là me va assez bien ; mais les souliers de bronze exigent des bas de même nuance.

Le marchand.—(Soulagé). Ils paraissent certainement beaucoup mieux.

Mlle P.—Vous pouvez envoyer chez moi la paire en cuir à patente que j'ai choisie. Je passerai chez vous un autre jour pour les bronzés.

Le marchand.—Très-bien, Mademoiselle. (A part). Cette fois là, j'espère bien que je serai absent de mon magasin.

—Tu m'as dit, Arthur, que le médecin t'avait conseillé de boire du brandy. Est-ce que cela t'a fait du bien ?

—Du bien, oui, je le penserais. J'en ai eu une cruche de deux gallons il y a quinze jours et j'avais de la difficulté à la lever. Maintenant je puis la porter dans ma chambre au bout de mon bras.

On dit qu'il y a des revenants dans une maison de pension privée de la rue Sanguinet. Ce sont sans doute les fantômes des anciens pensionnaires qui y ont crevé de faim. Ils errent la nuit dans les chambres de la maison cherchant quelque chose à se mettre sous la dent.

Scène dans le cabinet privé du Premier ministre de Québec.

L'hon. M. Mercier à son secrétaire.
—Allez donc au téléphone et demandez à Solomon comment va mon emprunt.
Le secrétaire s'approche de l'instrument.
—Hallo ! Hallo ! M. Mercier voudrait savoir comment va son emprunt.
Une voix dans le tube. Hallo !
—Le secrétaire. Monsieur, il me dit qu'il est à l'eau votre emprunt.

Lu dans les procès verbaux d'un conseil municipal dans le comté de Montcalm.
" Et les membres du dit conseil se réuniront dans la salle municipale du village de X... le premier mardi de chaque mois excepté lorsque ce jour tombera un dimanche ou un jour de fête d'obligation.

Dans un jeune ménage.
Le mari—N'y a-t-il pas quelque chose de particulier dans le goût de ces oignons, ma chère ?

La femme—Oh ! j'espère bien que non. J'ai eu tant de peine à les faire cuire. Je les ai même arrosés auparavant avec du Jockey Club, afin de faire disparaître leur mauvaise odeur.

La grève des Chevaliers du Travail, section des typographes, est rempli d'enseignements.

Dans cette affaire les patrons nous font l'effet d'individus qui tirent la détente d'un fusil et qui ensuite allongent le bras pour retirer la charge.

Les journaux qui crient contre les rassemblements sur les trottoirs et les coins de rues ne songent jamais à la foule qu'ils attirent devant leurs planches à bulletins. Hein ? Ils voient une paille dans l'œil du public et ils ne voient pas la poutre qu'ils ont dans leur propre œil.

Une dame aux formes plantureuses pesant environ 220 livres essaie de patiner au Victoria Skating Rink. Tout à coup elle tombe sur la glace avec le bruit d'un coffre-fort lancé d'un quatrième étage.

Un galant s'empresse de l'aider à se relever en lui disant :
—Je suppose que madame patine pour la première fois.
—Non, pour la dernière, répond la dame avec un air de dégoût.

C'était dans la tabagie d'une hotellerie. Les voyageurs se racontaient entr'eux les crises les plus difficiles qu'ils avaient traversées pendant leur jeunesse et les méthodes ingénieuses qu'ils avaient découvertes pour réaliser la somme de dix sous.

A moi, dit Baptiste Lenfé, il m'est arrivé une triste aventure.

J'étais absolument cassé, et j'avais une envie terrible de fumer un cigare. En me promenant je trouve une pièce de cinq centins sur le trottoir. Je la ramassai et alors je songeai à m'acheter un verre de bière. Je discutai la question bien longtemps sans arriver à une décision. Finalement je résolus de laisser la réponse au hasard, en tirant tête ou "bitche." Tête, je prenais de la bière et "bitche" un cigare. Je lançai la pièce en l'air et elle tomba.

—Devinez ce qui est arrivé.
—Tête ! firent les assistants.
—Erreur ! fit Baptiste. La pièce de cinq centins tomba dans une craque du trottoir et je restai gros-Jean comme devant.

L'avocat X... de Montréal s'est donné une cuite extraordinaire le jour de l'an. Vers cinq heures du soir il décrivait les zigzags les plus pittoresques sur les trottoirs glacés de la rue Craig.

Rendu au coin de la rue St Constant il se heurta la tête avec tant de violence contre un poteau de téléphone que les fils s'entrechoquèrent et interrompirent leur courant.

—Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda un passant. Ne voyez-vous pas clair ?
—C'est ça, (*hic !*) je ne vois pas bien clair (*hic !*) J'ai la vue courte (*hic !*)
—Alors vous devriez porter des lunettes.
—Pourquoi des lunettes (*hic !*) Voulez-vous (*hic !*) que je les brise contre un poteau pour que les verres se brisent et que les morceaux m'entrent dans les yeux (*hic*). Pense pas.



AVANT LA BATAILLE

BLAKE—Mon cher Laurier, ton chien est bien maigre pour se battre contre celui de Johnny. Que diable lui as-tu donné à manger.
LAURIER—Je ne lui ai donné que la forcure que tu aimes tant.
BLAKE—Je crois que c'est de la poéson, cette forcure-là. Il faudra changer son régime, sans quoi il ne sera jamais game.

Une idylle parisienne

Quoi qu'en disent les pessimistes, il y a encore dans Paris beaucoup de candeur et d'innocence. Cette histoire va le prouver. En ces derniers temps, habitait, au dernier étage d'une maison du passage Saulnier, un beau garçon de vingt-quatre ans, ouvrier graveur sur cuivre de son état, réputé très habile et gagnant plus de vingt francs par jour. Le matin à huit heures, il se rendait à son atelier, et ne rentrait le soir qu'après son dîner. Il achevait sa soirée à ranger sa chambre et à passer en revue les gravures et les petits bibelots de modeste valeur qu'il collectionnait. Henri, c'était son nom, allait rarement au spectacle et ne mettait jamais les pieds dans les cafés. Le matin il arrosait les fleurs placées dans une jardinière sur sa fenêtre.

Dans la maison située en face de la sienne, habitait, au même étage, une jeune fille de dix-huit ans, fraîche comme une rose et jolie comme un cœur. Blanche, c'était son nom, était corsetière et gagnait de fort belles journées.

Le matin, à la même heure qu'Henri, elle se rendait à son atelier, ce qui explique pourquoi ces deux jeunes gens se rencontraient tous les jours et ne tardèrent pas à se remarquer.

Il y avait un mois qu'ils échangeaient des regards très significatifs, lorsque Henri, tout rouge d'émotion, osa aborder Blanche et, en sa qualité de voisin, lui demanda des nouvelles de sa santé. Peu à peu l'intimité s'établit et il était facile de deviner qu'ils étaient devenus amoureux l'un de l'autre. Mais ils n'osaient se le dire et conservaient un secret qu'on ne pourrait comparer qu'à celui de Polichinelle.

Ils devaient se borner, le matin, à l'heure du départ, à se dire bonjour et à faire quelques pas ensemble, parce que l'un et l'autre avaient à se rendre à l'atelier. Mais le soir, protégés par la brume, ils s'arrangeaient de façon à rentrer ensemble et à stationner quelque temps avant de demander le cordon.

Ils étaient timides et innocents autant l'un que l'autre, Henri demandait à Blanche de quelle façon, rentrée dans sa chambre, elle terminait sa soirée. Elle lui répondait qu'elle lisait et qu'elle venait de dévorer *Estelle et Némorin*, de M. de Florian, qu'en cet instant, elle commençait la *Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. Mais quant à entamer le chapitre de l'amour, bien que tous deux en mourussent d'envie, ils n'avaient point assez de courage pour cela. Ils se quittaient, et rentrés dans leurs chambres, constataient avec regret qu'ils ne s'étaient rien dit.

Tout s'use et s'émousse en ce monde, même la candeur et la timidité. Henri installé à sa fenêtre, voyait dans la chambre de Blanche et soupirait en la regardant, regrettant de ne pouvoir lui offrir les roses de sa jardinière. Elle, de son côté, souriait, entendait ses soupirs et en était ravie. Mais, au bout d'une heure, il fallait fermer la fenêtre et se coucher. Alors par geste ils se souhaitaient le bonsoir.

Un soir, Henri s'armant de courage et fort de ses bonnes intentions, résolut d'avouer à Blanche qu'il l'aimait et qu'il était prêt à l'épouser. La jeune fille rougit en entendant ces paroles qui l'enchantèrent et répondait si bien au souhait de son cœur.

—Plus tard, dit-elle à Henri, nous verrons.
—Mais quand, répondit-il, et qu'entendez-vous par plus tard ?

Et ils se séparèrent enchantés des doux aveux qu'ils s'étaient faits.

—Vous m'avez dit plus tard, mademoiselle Blanche ; eh bien, voici ce que je vous propose. Je vais poser à ma fenêtre une corde qui s'en ira rejoindre la vôtre, je planterai une clématite dont les branches s'étendront le long de cette corde ; de votre côté, vous ferez la même chose et, quand les branches se rejoindront, alors, nous nous marierons. Cela vous va-t-il ?

—Accepté de grand cœur, dit Blanche. Dès le lendemain, la corde fut tendue et les deux plantés accrochés après elle.

A partir de cet instant, ces deux amoureux se voyaient toujours le matin au départ et le soir au retour et, de chez eux, suivaient avec anxiété les progrès de la végétation et essayaient de calculer combien il faudrait de temps pour que les deux pousses se rencontrassent, puisqu'à ce moment-là leurs deux cœurs devaient se posséder.

Blanche remarquait non sans un certain chagrin, que sa clématite avançait bien plus vite que celle d'Henri. Elle lui en fit des reproches, disant que cela signifiait qu'elle l'aimait plus qu'il ne l'aimait, argument qu'Henri ne savait comment réfuter.

Dans son chagrin, il s'en alla consulter un jardinier et lui demander de quelle façon il pourrait activer la végétation de la clématite plantée dans son étagère. Le jardinier lui indiqua un certain terreau qui, le jour même, fut apporté.

Au bout de huit jours, le remède opéra, et la clématite, s'allongeant, sembla vouloir réparer le temps perdu.

Déjà les deux tiges n'étaient plus séparées que par une très petite distance. Encore un petit effort, et il y avait jonction sur la corde, et jonction de deux cœurs.

Mais, pour son malheur, Blanche était trop belle et avait la langue un peu trop longue. Ne s'était-elle pas avisée de raconter à ses camarades, dans l'atelier, l'histoire de la corde et des deux branches dont la rencontre devait donner le signal du don de son cœur à un beau petit jeune homme qu'elle aimait ?

Ces petites bavardes répétèrent ce qu'elles avaient appris au fils de la corsetière, qui, depuis plus de six mois, était amoureux de Blanche. Ce jeune vaurien, moyennant deux pièces d'or qu'il mit dans la main du concierge, fut autorisé, pendant qu'Henri était à son atelier, à entrer dans sa chambre sous prétexte de la louer. Une fois introduit, il avait tiré de sa poche un sécateur et avait coupé la clématite à sa sortie de terre.

Au bout de deux jours, non seulement la clématite ne poussait plus, ne faisait pas de

progrès, mais se fanait, perdait ses feuilles et paraissait toute rabougrie.

Henri, désolé, inspecta sa plante avec autant de sollicitude qu'une mère qui tâte son enfant pour s'assurer qu'il n'est pas malade et put constater la mutilation dont elle avait été victime. Il courut tout éploré vers Louise et lui apprit, grâce à l'enquête à laquelle il s'était livré, le nom du misérable auteur de ce forfait.

En apprenant ce nom, Blanche bondit d'indignation et dit à Henri :

—Rien ne m'étonne du fils de ma patronne, c'est un enjôleur, un mauvais sujet qui me fait horreur, je tremble quand il s'approche de moi.

—Mais, objecta Henri, sans cet accident, les deux tiges s'entre-croisaient. Entre-croisons nos cœurs. Je suis, je le jure, épris de vous, mademoiselle Blanche, et je vous apporte le consentement de mes parents.

Un mois après, Blanche épousa Henri, et, dans le passage Saulnier, un écriteau annonçait comme à louer les chambres dans lesquelles ces deux tourtereaux s'étaient si chastement aimés.

En cherchant bien, que de romans semblables on découvrirait dans Paris !

GUSTAVE CLAUDIN.

Le miracle des roses.—Vous allumez de la braise dans un réchaud et vous y jetez un peu de souffre commun réduit en poudre. Bien. Vous prenez ensuite une rose épanouie et vous lui faites recevoir la fumée et la vapeur : la rose devient blanche. Maintenant, si vous mettez cette rose dans de l'eau, cinq ou six heures après, elle aura repris sa couleur.

Ce phénomène a vivement intrigué récemment une jolie comédienne. Chaque fois qu'elle jouait, elle recevait un bouquet de roses blanches qu'elle emportait et qu'elle faisait mettre dans de l'eau en arrivant. Le lendemain, le bouquet était rose.

Rapportée au foyer des artistes l'histoire fit sensation et éveilla bien des curiosités. Et les langues de marcher. Les dames de la maison questionnèrent les hommes sur ce sujet. Peu ferrés en chimie, pas un ne devina le secret.

C'est un jeune professeur, familier du logis qui, interrogé à son tour, expliqua scientifiquement la chose. Mal lui en a pris, car tout le monde est persuadé maintenant que c'était lui qui envoyait les roses.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

LE MORT RECALCITRANT

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE.

Quand on apprit la mort de M. Mathias, ce fut, dans la petite ville de Lyre-sur-Ys, une surprise générale. Un homme de quarante-cinq ans à peine, robuste, droit comme un I, et qui, voyez la malchance, avait épousé, il y avait de cela trois ans à peine, une jeune fille de vingt ans, la propre nièce du receveur des contributions, une femme charmante et qu'il aimait comme un fou !

Naturellement, M. Mathias, étant mort, passait maintenant pour avoir eu, de son vivant, toutes les vertus. Il eût fait beau le traiter, comme naguère, d'usurier et de fesse-mathieu ! Qui se serait imaginé de rééditer certaine histoire relative à ce fameux mariage et qui n'était guère à son honneur, qui même eût rappelé la terreur vague qu'inspirait ce grand bonhomme, aux allures sournoises, riche et avare, et qui occupait, disait-on, ses loisirs à manipuler un tas de drogues vénéneuses qu'il exprimait sur des chiens ? Il était bien question de cela ! Il était mort, paix à son âme !

Du reste, en y réfléchissant de plus près, cette mort était-elle si extraordinaire ? Evidemment M. Mathias avait des pressentiments. N'avait-il pas fait reconstruire tout dernièrement, par des ouvriers appelés exprès de Paris, la chapelle de famille qui attendait, au cimetière, ses restes mortels ? De plus, depuis quelque temps, on avait constaté qu'il paraissait inquiet. Il rôdait autour de sa propre maison, comme s'il eût redouté des voleurs mystérieux. Il séquestrait sa femme, il s'enfermait pendant des semaines entières dans le laboratoire dont la cheminée flambait, la nuit.

—Prodromes d'un accident cérébral ! disait d'un air entendu le docteur Labarre qui avait conclu à une apoplexie sérieuse.

Bref, on avait fait à M. Mathias des obsèques magnifiques. Le tiers de la population l'avait accompagné à sa dernière demeure ; et quelques yeux s'étaient mouillés, alors qu'on avait descendu dans la crypte de la chapelle funéraire le cercueil de chêne, vrai monument, ou deux hommes de sa taille auraient dormi à l'aise.

On s'en revint en se demandant ce que deviendrait la veuve de M. Mathias.

Or, la vérité, c'est que M. Mathias n'était pas mort. Deux heures après la cérémonie, on aurait pu voir ceci, dans le sous-sol où la bière avait été descendue.

Deux petits bruits secs avaient résonné, comme le dé clic d'un ressort, et le cercueil s'étant ouvert comme une armoire, M. Mathias s'était mis sur son séant, se délitant comme un homme qui s'éveille. D'une ouverture grillée ménagée dans la paroi supérieure, un peu de lumière tombait. M. Mathias s'était levé tout à fait, frottant lentement ses genoux un peu ankylosés.

En somme, il se sentait très bien, très confortable. La dose de narcotique qu'il avait absorbée, après l'avoir soigneusement mesurée, avait justement produit l'effet désiré. On l'avait cru mort, on l'avait enterré, tout était pour le mieux.

De longue date M. Mathias avait pris toutes ses précautions. Le fond du caveau était machiné très intelligemment. Il y avait là des vêtements convenables, des provisions de bouche, quelques bouteilles de bon vin, tenues très fraîches, comme chacun peut le supposer. Et comme rien creuse plus l'estomac qu'un enterrement, voire même le sien, M. Mathias, commodément assis sur son cercueil, cassa une croute, en buvant à l'avenir.

Car il est temps de dire pourquoi M. Mathias était là, à six pieds sous terre, de sa propre volonté.

Comme toujours, c'était une histoire de femme. Chaste jusqu'à quarante ans, M. Mathias, ancien pharmacien, enrichi par les pilules antispasmodiques, s'était épris de la charmante Anne Pié-fer, nièce du receveur de Lyre-sur-Ys. Il s'était nettement proposé à la jeune fille qui non moins nettement l'avait refusé, ce qui l'avait rendu amoureux comme un imbécile, pardon ! comme un homme de quarante ans qui s'avise d'être amoureux. Etant de nature déshonnéte, il avait enserré le receveur dans des trames si habiles que le malheureux, au bout d'un an, sachant que la caisse gouvernementale n'était plus intacte, songea sérieusement au suicide. Alors M. Mathias apparut en sauveur et posa ses petites conditions. La nièce se sacrifia pour l'oncle qui lui avait tenu lieu de père, et cela malgré des liens très étroits avec un clerc de notaire de la ville voisine. Victime douloureuse, Anne devint Mme Mathias.

Elle avait subi jusqu'au bout toutes les conséquences de cette catastrophe. Mais M. Mathias, se rendant justice, avait la conviction qu'elle le haïssait. De là à se croire trompé, comme il le méritait, il n'y eut qu'un pas. Le soupçon dégénéra chez lui en monomanie. Sa femme ne sortait jamais, nul ne venait chez sa femme. N'importe. M. Mathias s'accusait de maladresse. S'il ne prenait pas sa femme en flagrant délit, c'est qu'il n'était qu'un niais.

Alors cette idée lumineuse avait surgi dans son cerveau : simuler un voyage, mais non pas à Versailles ou au Havre, comme les maris de comédie, un voyage beaucoup plus long et d'où le retour paraîtrait beaucoup plus difficile. Et il reviendrait, très vivant, une de ces nuits, et confondrait l'infidèle.

Il s'était donné trois jours et pensait à tout cela, satisfait, en se recouchant confortablement dans son cercueil.

Le troisième jour venait de finir. M. Mathias se sentait impatient. Il attendit que l'horloge du cimetière sonnât onze heures. C'était le moment.

Le plan était bien combiné. Les murs du cimetière touchaient à sa propriété. Il avait là de quoi s'habiller tout en noir, en pharmacien spectral. Il s'envelopperait du suaire dans le cimetière seulement, respect de la couleur locale. Une fois le mur franchi, il irait tout droit à la chambre de sa femme. On verrait bien !

M. Mathias fit sa toilette, puis, tout étant disposé *ad hoc*, il fit basculer la pierre tombale, grimpa dans la chapelle supérieure, ouvrit la porte et se trouva dehors, son suaire sous son bras.

Une fois dans l'allée, il déplia le vaste drap blanc et le lança en rond pour se l'appliquer aux épaules. Mais les plis étaient lourds. Il manqua son coup et dut recommencer.

—Attendez ! dit une voix derrière lui, je vais vous aider.

Il faudrait ne s'être jamais trouvé à minuit essayant de mettre son suaire dans un cimetière, pour ne pas comprendre combien cette surprise était désagréable.

Celui qui parlait était le gardien du lieu, le père Grimbot, un original très connu aux cabarets d'alentour. Il s'était approché de M. Mathias et, le regardant sous le nez, avait dit :

—Comment ! c'est vous ! monsieur Mathias ! Déjà !

M. Mathias, assez embarrassé, essayait de s'entortiller, pensant qu'une apparence sinistre le débarrasserait de cette fâcheuse rencontre. Mais point. Grimbot lui donnait bénévolement un coup de main et arrangeait le linceul à la bonne mode.

—Je sors de ma tombe, commença M. Mathias d'une voix sépulcrale.

—Je le vois bien, interrompit Grim-

bot. Vous êtes bien plus pressé que les autres.

M. Mathias n'écoutait pas. Maintenant il marchait à grandes enjambées, sur la pointe des pieds, en fantôme. Grimbot marchait à côté de lui, continuant :

—Oui, les autres, ça ne les prend pas tout de suite. Seulement au bout d'un mois ou deux.

M. Mathias se retourna brusquement, agitant ses deux bras :

—Va t'en, sacrilège ! Va t'en !

—Allons ! allons ! fit Grimbot devenu paternel. Je ne vous gêne pas, vous avez voulu vous promener un peu, comme les camarades.

M. Mathias, troublé, allait droit devant lui, dédaignant de répondre. Il apercevait dans l'ombre la porte du cimetière. Homme de précaution, il avait quelques louis dans sa poche.

—Pas de phrase ! dit-il en tendant deux pièces d'or à Grimbot. La clef ! Grimbot recula d'un pas :

—La clef ! tu veux sortir ! (il devenait familier !) En voilà une fantaisie ! Ah mais ! pas de ça.

—Quatre louis ! gémit M. Mathias.

—Tu sais, toi, reprit Grimbot, ne recommence pas ou je cogne. Que tu sortes de la chapelle, que tu te promènes, je ne m'y oppose pas. Les autres aussi sortent.

—Les autres ! qui, les autres ? Grimbot eut un geste large :

—Les morts, donc !

—Les morts, qu'est-ce qui te parle des morts ? Je suis vivant, moi, vivant !

—Ouais ! la plaisanterie est forte ! mais tiens, je suis brave homme. Viens prendre un verre.

Sa main s'abattit comme une pince sur le poignet de M. Mathias qu'il entraîna jusqu'au petit bâtiment où il logeait. Il le poussa dans une pièce du rez-de-chaussée.

M. Mathias était absourdi, littéralement. Grimbot avait pous-é la porte, pris une bouteille sur un dressoir, et ayant empli deux verres, avait levé le sien en disant :

—A la vôtre, monsieur Mathias !

—Ecoute-moi, mon brave, dit M. Mathias. Tu veux plaisanter. Soit. Seulement il y a temps pour tout. Tu sais très bien que je suis vivant. Pour des raisons personnelles, je me suis laissé enterrer. Mais j'ai besoin de sortir, pour affaires graves. Je te payerai bien, sois tranquille.

Tandis qu'il parlait, Grimbot avait lentement tourné autour de la table et était venu s'adosser à la porte.

—Tu causes bien, ricanait-il. Ah ! tu es vivant ! Tu n'es pas le premier qui m'ait dit ça. J'en entends de si drôles. Vois-tu, j'aime mes subordonnés. Toutes les nuits, il y en a un ou deux qui viennent prendre un verre, sans façon. Hier, c'était le notaire, tu sais bien Radel, ton voisin, celui qui a la colonne brisée. Avant-hier, c'était Mme Blandin, une belle femme ! Je suis bon drille, je les laisse prendre l'air la nuit, je fais un bout de causette, mais les laisser sortir ! ça serait du propre !

M. Mathias devenait hagard. Grimbot parlait avec un sang-froid parfait, en fonctionnaire responsable.

Il était de taille moyenne, trapu, avec des mains de gorille. Ses yeux étaient noirs, brillants. M. Mathias eut un frisson. Cet homme était fou !

Oui, c'était bien cela. Il avait des visions. Il croyait son cimetière peuplé de revenants : il vivait dans un monde fantastique créé par son imagination d'ivrogne. Et il confondait ! oui, parole d'honneur, il confondait !

M. Mathias se mit à parler, à plaider, à promettre, à supplier. Comment ! le bon, l'intelligent Grimbot pouvait le prendre pour un vrai mort ! il éclata de rire.

—Assez ! fit Grimbot d'une voix brève. Tu n'es pas raisonnable, faut rentrer !

—Rentrer ! où ça ?

—Chez toi, donc ! A l'angle de la troisième division.

—Dans le tombeau ! Jamais !
—Tu ne veux pas ! Une fois ! Deux fois ?

M. Mathias vit frissonner les mains énormes. Il eut peur, regarda autour de lui, cherchant une issue. Une seule. La porte et, devant, Grimbot, arc-bouté. Tant pis ! il fallait passer ; à tout prix il se rua, criant.

Grimbot, posément, avait avancé sa main ouverte dans laquelle s'encastra la gorge de son agresseur. M. Mathias eut un hoquet et essaya de se débattre. La griffe serra. M. Mathias s'effala, suspendu à bout de bras, Il gigota encore un peu, puis resta immobile.

Grimbot, qui en avait vu bien d'autres, le jeta sur son épaule et l'emporta, de son pas digne et lent de gardien fidèle, jusqu'à la chapelle, le jeta dans la crypte, fit basculer la pierre d'un coup de pied, ferma la grille et reprit sa promenade à travers les tombes, maugréant :

—A-t-on jamais vu ! Sortir ! Et ma place !

C'est ainsi que la veuve de M. Mathias put épouser celui qu'elle avait toujours aimé.

JULES LERMINA.

LOTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 18 Janvier 1888

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00
Deuxième Série . . . 25 ct.

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.